

# MODES

## NOUVEAUTÉS, DESCRIPTION DES TOILETTES

La grippe a été, pendant un moment, ce qu'il y a eu de plus à la mode à Paris : personne n'a pu lui échapper et il a fallu, bon gré mal gré, lui payer son tribut ! Les relations mondaines, il est vrai, n'ont pas été interrompues pour cela ; on en a été quitte pour entendre danseurs et danseuses se livrer à des duos de toux qui formaient une singulière harmonie.

En général, les femmes savent mieux supporter les indispositions de ce genre que les hommes. Si le malaise est tant soit peu sérieux, ces derniers se calfeutrent au coin du feu dans un négligé qui n'a rien d'élégant, ne montrant qu'un visage plus ou moins maussade et nullement attrayant.

La coquetterie innée de la femme la sauve du péril ; elle a beau être souffrante, garder la chambre, personne ne songe à la fuir, — au contraire. C'est qu'elle sait si bien recevoir, cacher son malaise, se faire une toilette et une figure de circonstance !

Un négligé élégant bien compris, comme celui que nous allons décrire, est chose séduisante : — Robe princesse en matelassé gris perle, garnie de biais de satin et de dentelles de Bruges, sous forme d'échelle pour le tablier, avec une cascade de nœuds au milieu. — La tête enveloppée d'un nuage de laine mousse. Les pieds enfermés dans de mignonnes mules assorties à la robe.

— Ajoutez un air de figure un peu dolent, assaisonnez le tout de beaucoup d'amabilité, et vous aurez l'aspect d'une femme qui sait sortir d'embarras et faire bon visage à tout venant en dépit de cette maudite grippe.

Une jeune mère nous demande de quoi doit se composer une toilette et quelles sont les modifications que la mode peut lui faire subir. Après avoir pris conseil d'une LINGÈRE émérite, nous allons répondre à cette double question.

En bonne moyenne, la layette comporte : quatre douzaines de couches (ce chiffre est rigoureux), trois langes en piqué molletonné, trois langes en flanelle, douze chemises de batiste, six brassières en flanelle, six brassières en piqué molletonné, six béguins de batiste, six béguins de flanelle, six bonnets de nuit, six bonnets de jour, douze pointes en mousseline pour le cou, quatre robes longues ordinaires, deux robes longues garnies, quatre

ceinture de flanelle, six bavettes ordinaires. La robe et le bonnet de baptême, ainsi que la capote et la pelisse, sont naturellement en dehors de la layette.

Certains objets de la layette diffèrent de forme, selon qu'on élève l'enfant à l'anglaise ou à la française. Il sera facile de s'informer, dans n'importe quelle maison de lingerie, en quoi consiste ce changement. On apporte toujours une grande coquetterie et une certaine élégance dans la confection de tous ces petits objets. Les chemises sont garnies de valenciennes basses, ainsi que les béguins de toile. Les béguins et les brassières en flanelle sont généralement festonnés ; une broderie anglaise très mignonne garnit les brassières en piqué. Un bord plat, festonné à même l'étoffe, suffit pour les petits bonnets de nuit. Quant aux bonnets de jour, on ne peut que suivre son goût ; nous ajouterons, cependant, que les bonnets à fond coulissé avec plusieurs rangs de dentelle, ruchés ou tuyautés sur les bords, jouissent d'un succès marqué.

Quant à donner un conseil pour les robes longues, c'est assez difficile, car il n'y a ni règles absolues ni modes précises. Les plus simples sont en brillanté, bazin ou percale ; le corsage un peu façonné, la jupe longue unie.

C'est sur la robe de baptême que se concentrent toutes les élégances et que se portent toutes les ambitions coquettes de la personne qui l'offre, marraine ou grand-mère. Nous en avons vu trois modèles qui méritent chacun une mention. L'un est en



P. N° 249. — PEIGNOIR DU MATIN.

mousseline très fine, à tablier bouillonné et coulissé à distances très rapprochées, avec des entre-deux en guipure et un ruban blanc passé dedans; le tout encadré d'un volant de mousseline ourlé à jour, augmentant de hauteur vers le bas. Rien de plus virginal et de plus vaporeux. La seconde robe est en nansouck; le tablier est formé d'entre-deux et de volants en broderie anglaise. La troisième est en mousseline avec un tablier d'entre-deux et de dentelles en valenciennes, encadré d'un coquillé en valenciennes entremêlé de nœuds de ruban blanc. Le bonnet de baptême, d'une élégance proportionnée à celle de la robe, est tout en valenciennes et choux de ruban blanc; on ajoute un pompon, bleu pour les garçons, rose pour les filles.

Les MODISTES poussent au chapeau blanc en ce moment; c'est le favori du jour pour les grandes toilettes: toilettes de cérémonie, de théâtre (dans les loges) et de courses (à preuve celles d'Autueil). Nous en avons vu de délicieux en damas Renaissance blanc et velours noir, avec de grandes brides de ruban assorti, fixées derrière comme les mentonnières en tulle, et se nouant devant comme elles. Dernièrement, à une élégante messe de mariage, tout le monde a remarqué un chapeau de dentelle blanche, disposée en spirale sur le fond, et garni d'une couronne de pensées variées, en velours de teintes douces, avec des mentonnières en tulle de Bruxelles.

Mais c'est encore le chapeau de feutre blanc qui l'emporte. Il est, du reste, appelé à vivre plus longtemps que les précédents; moins élégant de sa nature, il devient pour cela plus facile à porter; puis le feutre est de presque toutes les saisons, surtout lorsqu'il est blanc. On le garnit de velours noir doublé de soie blanche et le plus simplement du monde: voilà son genre. Ainsi compris, c'est le plus coquet des chapeaux de demi-saison.

Le chapeau *Page* et le chapeau *Bébé* figurent dans cette catégorie, qui marque l'époque transitoire que nous traversons. Semblables par leur fond mou, ils diffèrent par leur passe: celle du premier s'abaisse sur le front; celle du second, au contraire, se relève en diadème. On les exécute en soie et dentelle, ou encore en étoffe assortie à la toilette. Ce sont deux formes qui vont également à presque toutes les femmes: aussi a-t-on abandonné le chapeau de velours dont la saison est finie.

Mary d'AUBERVILLE.

#### Description des gravures dans le texte.

P. N° 249.

PEIGNOIR DU MATIN, en mousseline ou en nansouck, de forme princesse demi-ajustée. — Le bas est orné d'un volant de 50 c., plissé, à moitié de sa hauteur, à plis creux et aplatis, formant tête. Ruche sur le bord de l'ouverture devant et boutons de nacre. Le col montant, le parement des manches et les poches sont formés entièrement de plissés aplatis. — Mules de cachemire blanc, soutachées en couleur, et ruches assorties sur le cou de pied.

G. N° 494.

TOILETTES D'INTÉRIEUR. — 1. Costume en cachemire couleur noisette. — Jupes à traîne légère, entouré de trois volants plissés et superposés: le premier de 20 cent., le second de 15, le dernier de 10. — Seconde jupe formant deux parties: un tablier arrondi devant, de gros plis accumulés et resserrés derrière. Flissés sur tous les bords. Un gros nœud, à pans bordés avec biais pareil, est placé sur le milieu de cette seconde jupe. — Corsage à basques plates devant et postillon-éventail derrière. Col montant et boutons de fantaisie.

2. Costume en faille bleu ciel. — Jupes à traîne et pli Bulgare, entouré d'un volant de mousseline blanche brodée (haut de 25 cent. derrière, et 15 cent. devant), surmonté d'un entre-deux brodé, d'un bouillonné en mousseline

unie, et d'une bande brodée formant tête. — Un tablier-écharpe en mousseline blanche, garni d'une broderie pareille à la précédente, recouvre le devant du jupon comme un tablier ordinaire; son extrémité vient, en formant d'élégantes draperies, se fixer à l'épaule, sous un nœud mousquetaire en ruban bleu. De cette façon, le tablier-écharpe entoure tout le haut du jupon. — Le corsage, à longues basques, est en faille bleue et mousseline blanche; des bandes brodées, posées pied contre pied, ornent le bas de la basque, les manches et le haut du corsage, où elles forment collerette. — Coiffure très vaporeuse, en crêpe lisse blanc, composée d'un pouff bouillonné et d'une longue barbe plissée tombant derrière; des plissés très fins ornent tous les bords. Nœud de ruban bleu sur le sommet.

G. N° 498.

TOILETTES DE PROMENADE. — 1. Costume en lama, ton neutre. — Jupe à traîne peu sensible, unie derrière, où elle est montée à pli Bulgare, garnie devant dans le bas d'un volant francé, surmonté d'un coulissé à cinq rangs de fronces. — Tablier carré, entouré d'un volant à tête coulissée et ruchée comme le précédent. Les deux bords du tablier sont rapprochés dans le haut, de façon à l'étendre en le relevant un peu; cet effet est produit par un large ruban de nuance assortie, formant un beau nœud à bouts flottants. — Corsage cuirasse devant, avec les bords garnis de la même façon que le tablier; comme basque, un postillon court derrière. Manches étroites du bas, avec cornet remontant, garni d'un nœud de ruban. — Lingerie en nansouck et dentelle ruchée. — Chapeau en feutre gris clair, bordé de velours noir et garni de damas Renaissance en torsade dessous; coques et roses dessus; mentonnières en tulle gris assorti.

2. Costume en cheviot havane. — Jupe ras-terre entourée de cinq volants d'environ 20 cent. de haut, à bords roulés. Le tablier, très court, garni de même, avec un velours marron posé à plat, est drapé et se ferme derrière sous un nœud assorti. — Corsage à basques; longues pointes arrondies devant et ornées d'un double liséré de velours marron tout autour. Un col en velours garnit le haut du corsage; les pointes en sont rabattues et fixées sous un nœud de ruban. Un velours posé à plat sous le col dessine un veston et suit tous les bords de la basque par derrière. Le bas des manches est garni d'un parement orné de velours marron et de boutons de fantaisie assortis à ceux du corsage. — Lingerie plate en toile blanche. — Chapeau en castor, garni dessus et dessous de renoncules mélangées de ruban et de plumes.

#### Description de la planche colorée n° 1208.

TOILETTES DE BAL. — 1. Robe de satin jaune. — Jupe à traîne, terminée dans le bas par trois volants plissés, dont un en satin violet; quatre plissés alternés jaune et violet, garnissent les côtés de la jupe. — Tablier en satin violet, fixé à la ceinture avec deux larges pans à bouts frangés, noués au milieu de la jupe et retombant sur la traîne. — Corsage en satin aune, décolleté et à manches très-courtes. Les basques, genre peplum, sont entourées de plumes violettes surmontant un plissé jaune et une frange nouée en soie violette. Plissés jaunes et plumes violettes dans le haut du corsage.

2. Autre toilette en satin et faille bleue, tulle et blonde blanche. — Premier jupon ras-terre en faille, entouré d'un plissé de 30 cent. — Long tablier en tulle blanc, légèrement drapé sur des guirlandes de roses et entouré de blonde dans le bas. Ce tablier est relevé sur le côté où il reste ainsi fixé sous une touffe de roses mélangées de nœuds de ruban. — Longue tunique à traîne (véritable manteau de cour) en satin bleu, entourée d'un bouillonné de tulle blanc et de blonde fixé sous des galons étincelle d'or; des roses et des nœuds de satin ornent régulièrement les bords de cette garniture. Une draperie en tulle blanc et blonde couvre le milieu de la tunique et y est retenue par des guirlandes de roses de différentes nuances. — Corsage de satin bleu, décolleté, à manches épaulettes; basques plates, carrées derrière, rondes devant. Une blonde blanche et un galon étincelle entourent le haut du corsage; roses sur les épaules et blonde au bas des basques. — Dans les cheveux, des roses variées et nœud de satin bleu.

#### ECHOS DE LA MODE

Le luxe ne connaît plus de bornes, il s'étend aux plus petits détails; ces dames veulent des sorties de bal exceptionnelles pour entrer à l'Opéra.

On coupe dans le cachemire de l'Inde aux nuances les plus tendres. M<sup>me</sup> de G... a choisi bleu de ciel garni de renard argenté avec appliqués or et noir.

La duchesse d'A... prend havane clair avec passementerie plus foncée.

Pour la comtesse C... gris poussière aux grelots gris boueux avec fil et ganse d'or.

Enfin, la merveille des merveilles à la baronne R... Un cachemire tout brodé, orné d'une frange de boules de soie blanche et de grains de corail rose; 600 francs, dit-on, ce petit effilé!

Toutes ces sorties sont doublées d'hermine sans queue, pour que ce soit plus immaculé et plus doux, et fermées de côté par un tour de cygne.

Voyez d'ici ces jolies têtes émergeant de ce ciel de cygne, montant le grand escalier et ayant déjà des spectateurs qui se pressent à toutes les fenêtres-balcons et les suivent du regard jusqu'à leur loge; là de l'épaule glisse la sortie, et la femme paraît dans toute sa splendeur.

\*  
\*  
\*

Toilette d'Opéra portée par la toute jeune baronne de J...

Une robe de faille blanche rayée devant, en travers, de volants de vieux point d'Angleterre Louis XIV, cousus à plat et séparés entre eux par des bouillonnés de gaze surmontés de larges entredeux de jais blanc. Dans les bouillonnés, guirlandes de chrysanthèmes blanches. Le dernier volant tournant sur la traîne et fleuri aussi de chrysanthèmes. Corsage décolleté de faille blanche, à épaulettes de chrysanthèmes et aiguillettes de jais. Le corsage cuirasse entièrement recouvert de vieux point. Couronne de chrysanthèmes mêlées de diamants.

\*  
\*  
\*

De jolis chapeaux, l'autre dimanche, au Conservatoire de musique :

L'un tout blanc garni de rubans de satin damassé et de deux longues plumes.

Un autre en velours grenat bordé d'or et orné de plumes et de roses blanches. La femme est habillée d'une robe de velours grenat. Elle a sur les genoux comme un cygne endormi avec un nœud de velours piqué sur le dos : c'est un manchon.

Troisième chapeau : une guirlande de raisins noirs avec des géraniums roses et un nuage de tulle rose sur le visage, sur le chapeau et sur les épaules de la femme.

Enfin un joli chapeau forme nid de cigogne retourné. La calotte et la passe disparaissent sous des bords de plumes serrés les uns contre les autres. Sous le chapeau, une grosse guirlande; dessus, un petit bouquet qui sort du nid.

\*  
\*  
\*

Qui disait donc qu'on ne se mariait pas en carême? Erreur flagrante, car il ne se passe pas de semaine sans qu'il y ait au moins un mariage élégant à Saint-Augustin, Sainte-Clothilde, ou Saint-Philippe-du-Roule, etc.

Nous y avons vu se produire quelques toilettes qui ont attiré tous les regards et qui feront époque. Celle-ci entre autres :

Robe de velours grenat à longue traîne ondoiyante; tablier de satin de même nuance, tout bouillonné, avec de jolies guipures anciennes posées à plat, pied contre pied, sur les côtés. Magnifique cachemire de l'Inde drapé à la façon de nos mères, c'est-à-dire pointe sur pointe, l'une arrivant à la taille, l'autre descendant au milieu de la traîne. Chapeau tout en dentelle blanche posée en spirale, orné dessus d'une guirlande d'épine blanche avec brides de tulle.

Elle avait très grand air, la jeune duchesse de L.-R... enveloppée dans son châle, et sa taille élégante le faisait gracieusement valoir.

Du reste, ce n'est pas la seule jolie femme qui se soit remise

franchement au châle; on en a remarqué un certain nombre depuis quelque temps, et tous les gens de goût ont applaudi à cette heureuse résurrection. Le châle possède par lui-même des mérites incontestables, et les femmes qui s'en paraient autrefois n'avaient ni moins de beauté, ni moins d'élégance que celles d'aujourd'hui.

L. S.

## CAUSERIE

Les dieux ont-ils, comme on le prétend, une prédilection marquée pour les nombres impairs? Si l'assertion n'est point fondée en ce qui concerne les divinités de l'Olympe, elle semble s'appliquer très-bien en ce moment aux demi-dieux qui siègent sous la coupole de l'Institut. C'est le 11 février que M. Alexandre Dumas fils a pris place parmi les « immortels »; c'est le 11 encore (le 11 mars) que sera versée à M. Caro l'ambrosie traditionnelle. On peut dire de cette dernière réception qu'elle arrivera comme marée en carême; nous allons écrire « comme la République en carême », et cela sans doute parce qu'en parlant de nombres impairs, nous songions que le 25 février 1875 se trouve être aussi désormais la date d'un avènement historique. Politique à part, le hasard sait parfois s'arranger de manière à ne point donner tort aux proverbes.

En attendant que l'Académie française donne un successeur à M. Guizot et se prépare ainsi une nouvelle solennité, on annonce la vente aux enchères d'une partie de la bibliothèque de l'illustre défunt. Le catalogue ne comprend pas moins de 10,000 volumes de toute sorte, qui vont défilier du 8 au 20 mars sous les yeux des amateurs.

Il y aurait un curieux chapitre philosophique à écrire sur le coup de marteau du commissaire-priseur. C'est lui qui clôt invariablement les destinées grandes ou petites de ce monde, et le mot : Adjugé! est le dernier mot qui résonne sur bien des prospérités ou des misères d'ici-bas.

Nul ne se peut dire exempt de l'épilogue des enchères, et la garde qui veille à la porte de l'hôtel des ventes n'en défend ni les rois, ni les chefs de République. Il y a quelque temps, le hasard des enchères ramenait, à propos d'un tableau, sur la table du commissaire-priseur, un des noms célèbres de la République de 1848, celui de Mme Armand Marrast.

On ne se doute guère de la cause curieuse qui a contribué à faire de Mme Marrast la femme de l'honorable président de la Constituante.

Un jour, sous la Restauration, une bande d'enfants d'une école voisine prenait sa récréation dans le parc de Saint-Cloud. Un équipage survient au grand galop, les bambins s'envolent, mais pas assez vite, et une petite fille est culbutée par la voiture. C'était celle du roi Louis XVIII.

La petite fille avait l'orteil luxé. Le roi la fait mettre tout en pleurs à ses côtés, la console, l'emmène au château. Elle était gracieuse, parut vite oublier son mal et se mit à gazouiller. Ravi de son babil, Louis XVIII la garda tout le jour et ne la renvoya que le soir, bourrée de sucreries, et après avoir mis dans la poche de son petit tablier un bon de soixante mille francs sur sa cassette.

Son accident et sa gentillesse avaient constitué une dot à l'enfant, et c'est ce qui lui permit plus tard d'épouser M. Armand Marrast. Voyez la malice des choses mettant une cause royaliste à cet effet républicain!

Paris ne se doutera jamais de tout ce qu'il renferme et il n'est point de jour, en effet, où l'on n'y puisse faire de curieuses découvertes. Combien de personnes, par exemple, savent qu'il existe une société dite des *Chevaliers de la Gaieté française* et une

autre dénommée les *Chevaliers de la Thum*, organisée dans le but d'offrir des danseurs costumés aux bals publics de Paris ?

Ces amis du plaisir, ces danseurs infatigables ont tenu à égayer le carême et ils ont organisé à la salle Valentino des bals particuliers d'une indiscutable originalité. On en jugera par le libellé des cartes d'invitation livrées pour le bal des *Chevaliers de la Thum* :

**BAL DE SOCIÉTÉ**  
**PARÉ, MASQUÉ & TRAVESTI**  
OFFERT  
par les chevaliers du château de la Thum  
Le Samedi 27 février 1875  
SALLE VALENTINO, Rue St-Honoré, 251  
Orchestre Deransart  
Le Président : PARAPLUIE.  
ENTRÉE POUR UN CAVALIER ET SES DAMES  
Le costume et la tenue en noir est de rigueur.  
LES PORTES OUVRIRONT A MINUIT

En marge, près de ces mots : « Fondée en 1856, » se trouvent les *armes de la société*, qui sont écartelées : au un, d'azur au château d'argent ; au deux, de gueules à la marotte d'argent ; au trois, de sinople à la coupe d'argent ; au quatre, de sable au masque d'argent. -- Devise passant dans un tambour de basque frappé en abîme : *Château de la Thum*, accolée d'une bouteille et d'un verre à champagne. — L'écu, supporté en sautoir de deux torches de dextre à senestre, d'un carquois de senestre à dextre ; en travers d'un carquois. Ledit écu timbré d'une couronne ducal d'où sort un bonnet de folie.

Puis au dos, comme signature :

*Le Secrétaire,*  
AL. BEAUCANARD.

Enfin, un cachet qui porte l'écu décrit ci-dessus, et en exergue ces mots :

*Société artistique et carnavalesque fondée en 1865.*

Qui donc disait que la chorégraphie — à défaut de l'orthographe — n'était plus cultivée en France ?...

Est-ce un « chevalier de la Gaieté française » ou un « chevalier de la Thum », le héros de l'anecdote cynégétique qui nous a été contée et que nous allons vous redire ? Chevalier ou non, menteur à coup sûr, M. de T... mérite d'être présenté au lecteur.

Notre chasseur tire bien et tue beaucoup. Mais il arrive que sa nature méridionale l'emporte et le récit de ses hauts faits est toujours empreint d'une exagération qui fait sourire ses auditeurs. A l'entendre, il a toujours accompli des tours de force. Tantôt il a abattu cinq pièces d'un coup de fusil ou tué un sanglier avec du plomb n° 8. Tantôt c'est un lièvre qu'il a tiré à balle à 400 mètres et qui a mordu la poussière, ou c'est un brocard qui s'est étourdiment pris, par ses bois, dans la bretelle de son fusil... Bref, M. de T... et M. de Grac — d'immortelle mémoire — sont deux frères jumeaux.

Or, il faut qu'on sache que M. de T... a pour valet de chambre un vieillard nommé Antime, lequel jouit de son franc parler avec son maître qu'il a vu venir au monde. Dernièrement, Antime prenant son courage à deux mains lui dit :

— Monsieur a tort d'exagérer, comme il le fait, ses histoires de chasse. On se moque de Monsieur, et Monsieur ne le voit pas...

— Que voulez-vous dire, Antime ?

— Je répète que Monsieur ne s'entend pas parler et que, dans la chaleur de son récit, il avance souvent des faits difficiles à croire...

— Vraiment ? Eh bien, Antime, comme tu me quittes rarement, je t'autorise, dès que tu me surprendras dans les champs de l'improbable, à m'avertir en me tirant discrètement et sans qu'on s'en aperçoive les pans de mon habit. Je me tiendrai et je rectifierai les choses pour leur donner une apparence rationnelle.

— C'est convenu, Monsieur.

Le lendemain, M. de T... traite quelque amis : on parle chasse, et comme le matin même il a tué un renard dans son parc, il s'écrie :

— J'ai tué ce matin, messieurs, un renard gros comme un mouton. Je regrette de l'avoir expédié au naturaliste qui doit l'empailler. Vous eussiez jugé par vous-mêmes de ses dimensions ; mais vous le verrez dès qu'il sera préparé... il a une queue longue comme ça !

Et de T... étendit les bras en croix, — ce qui donna à la queue susdite une longueur d'un mètre soixante-quinze centimètres.

A ces mots, Antime eut un haut le corps expressif et tira violemment la veste de son maître qui, sous l'influence de l'avertissement, reprit :

— J'ai peut-être été trop loin, messieurs. La queue de mon renard était moins longue que je n'ai dit, mais elle était bien longue comme ça.

Et il diminua la première indication de quatre ou cinq centimètres.

Nouvel avertissement d'Antime.

Nouvelle rectification de M. de T... qui, malheureusement, se met à disputer pied à pied ses concessions à Antime, et se tient toujours dans les mesures improbables, ce qui détermine chaque fois les tractions d'Antime sur les basques de son vêtement. A la fin, de T..., impatienté, se retourne et crie à haute voix à son valet de chambre :

— Tu m'ennuies à la fin. Si tu continues, tu me feras dire que mon renard n'avait pas de queue du tout, et il en avait une, j'en suis sûr.

On juge si les amis, là-dessus, rirent de bon cœur. Puissiez-vous, lecteur, en faire autant !

Ludovic SAUVEUR.

## PLAISIR D'HIVER

Les Parisiens n'ont pas eu beaucoup à se louer de la gelée au point de vue du patinage, car il leur a été impossible, cette année, d'aller exercer leurs talents et leurs jambes sur les lacs du bois de Boulogne ; mais certaines régions ont été plus favorisées, et les patineurs de province s'en sont donné à cœur joie.

Ainsi, tout le temps que le grand froid a duré, il y a eu véritable fureur de patinage au château de S...y.

Les trois lacs du parc, profondément gelés, recevaient dès midi toute la partie jeune de la société du château et tous les jeunes voisins de campagne, qui arrivaient, en traîneaux rapides, prendre part à cet exercice qui est le triomphe des gens souples et gracieux, et qui laisse loin derrière lui les charmes coquets de la danse. — On ne quittait la surface glacée qu'à la nuit close, on lanchait sur les lacs ; de grands feux entretenus sur leurs bords permettaient d'y faire le thé et de se chauffer quand on s'arrêtait un instant de patiner.

Dans la soirée, on recommençait : pendant deux jours la lune, le reste du temps des torches plantées autour des lacs, faisaient les frais de l'éclairage. Un soir, la neige, qui tombait silencieuse et abondante, ne put même arracher toute cette jeunesse aux dé-

lices de ce tournoi d'un nouveau genre... car des prix devaient être décernés aux plus habiles en l'art d'encercler ses voisins, de dessiner son nom ou celui d'un autre en quelques traits formés par le patin, etc.

Pas de plus joli contraste possible que celui de ce parc auquel son étendue et l'hiver donnent des aspects sauvages et déserts, avec ses lacs entourés de sapins couverts de neige, et ces patineurs et patineuses dans des toilettes de circonstance d'une élégance et d'une fantaisie sans pareilles.

C'est la blonde comtesse de P. qui a été déclarée reine du patinage. Vêtue d'une jupe courte en velours noir, sur laquelle retombait, tout unie, une grande casaque pareille fermée du haut en bas de gros boutons de malachite; n'ayant de fourrures que le nécessaire pour cacher ses mains fluettes et autoar de son long cou blanc; tous ses cheveux, en boucles sur le dos, couverts d'une petite toque en plumes noires frisées avec agrafe de malachite; elle semblait une fleur étrange et d'un charme inouï, née de la neige et du ciel pâle, et ravissait tous les yeux par ses attitudes d'une grâce sans apprêt; elle patinait pour le plaisir de patiner, sans s'inquiéter vraiment d'être admirée ou accompagnée, et ne s'apercevant même pas que tout le monde s'arrêtait autour d'elle pour lui laisser le champ libre et la regarder.

Une paire de patins microscopiques, en or délicieusement ciselé, a été remise à la comtesse comme prix de son habileté et de sa grâce. — Elle en pourra orner non ses pieds, si fabuleusement petits qu'ils soient, mais son étagère ou son musée de souvenirs.

V. P.

## COROT

Le grand et excellent artiste auquel ses confrères décernaient naguère une médaille d'honneur, fruit de leur souscription, n'aura pas survécu longtemps à cette apothéose. Corot s'est éteint, dans la soirée du 23 février, doucement, sans secousse, rappelant le mot du poète : « C'est le soir d'un beau jour. »

Né à Paris en 1796, Corot fut élevé au lycée de Rouen; il passa quelques années chez un marchand de draps et ce ne fut qu'à l'âge de vingt-six ans que, malgré toutes les résistances, il put obéir à sa vocation et se faire peintre.

Il étudia chez Michallon et chez Bertin, mais on doit croire que ce fut pendant son séjour en Italie, où il resta plusieurs années, que son talent se forma.

Nous n'entreprendrons point d'énumérer les œuvres de Corot. Disons seulement qu'il savait rajeunir les sujets qu'il répétait : les *Danses de nymphes*, les *Coins de rivière*, les *Echappées de lac*, les *Levers de soleil*. Personne, jusqu'à lui, n'avait révélé à l'habitant des villes cette heure charmante où les vapeurs bleues flottent encore sur les prairies emperlées de rosée, en ces jours si rapides de printemps où les bourgeons qui se rompent font voir les branches comme à travers une fine gaze verte. C'est comme un écho, dans la campagne française, de la poésie virgienne.

Ce peintre poète avait une conversation charmante, gaie, vive, naturelle, avec des mots d'une exagération piquante. Un jour, voulant faire sentir combien un bruit léger en soi prend de l'ampleur dans le silence des champs, il disait : « J'étais à peindre une étude de saules auprès d'un ruisseau. Tout à coup, j'entends un roulement de tonnerre. Étonné, je lève les yeux. C'était un essain d'abeilles qui venait de se poser sur une branche. »

On ne saurait, du reste, mieux le peindre que ne l'a fait l'honorable M. de Chennevières, directeur des beaux-arts, dans un remarquable discours prononcé sur sa tombe. Ce discours, fort curieux, tranche si heureusement par son allure avec les tradi-

tions du langage officiel, que nous ne résistons pas au plaisir de le reproduire. En voici le texte :

« Messieurs,

« L'année 1878 s'annonce comme l'une des plus néfastes qui aient passé sur notre école contemporaine.

« A quelques semaines de distance, voilà que nous perdons deux très grands peintres, qui peuvent compter parmi les plus grands poètes de notre âge, de ceux qui, par leurs œuvres, ont élevé le plus haut nos cœurs. Tous deux, Corot et Millet, ont pénétré dans la nature avec je ne sais quelle émotion noble, religieuse, sincère et tendrement naïve, avec cette simplicité d'instinct qui est la première condition de la vraie grandeur. Pourquoi faut-il, hélas! messieurs, que cette simplicité devienne si rare en nos esprits tournants et rapetissés; que l'homme simple, par là même, soit un homme, et que la plus précieuse qualité de l'artiste soit aujourd'hui la simplicité dans la force, j'allais dire la rusticité!

« Corot fut, comme tous les vrais génies, d'une abondance inépuisable. Nul ne fut plus laborieux et fécond, et n'aima mieux son travail et son art; nul n'en respecta davantage les sources divines et l'impartialité étrangère aux soucis vulgaires de la foule.

« Ce peintre pastoral, harmonieux, vif et doux, nous a exprimé l'âme de la nature plutôt que le menu de ses réalités. Il adora les champs, mais c'était pour en entendre les voix, les bruits et les chansons, les frémissements de la feuille, et pour saisir les légers brouillards chers aux nymphes et les lueurs fugitives des crépuscules. Dans ce sens et sous sa monotonie apparente, pas un n'aura fourni un œuvre plus varié, plus adorable et plus complet.

« Hier, Corot était encore dans la lutte, dans la lutte obstinée, ou plutôt dans le triomphe, triomphe trop tardif, mais enfin éclatant. Demain, la justice imperturbable, la gloire, commencera pour son nom. Aujourd'hui, messieurs, dans cet instant funèbre où son cercueil est encore sous nos yeux et le souvenir de l'homme dans notre mémoire à tous, nous devons, autant que l'artiste, honorer l'homme de nos regrets. Sa longue vie fut heureuse dans sa sérénité, et son cœur fut un cœur d'or. Jamais l'envie n'effleura sa bonne âme, toujours gaie et toujours riante, et sa charité fut de tous les instants et intarissable.

« Son nom a été, à coup sûr, le plus populaire entre tous ceux de notre école actuelle, et Corot a bien joui de cette popularité jusqu'à la dernière heure de sa longue carrière. Toute la jeunesse l'adorait, et elle avait raison, car il aimait la jeunesse, et son talent, à lui, était fait de jeunesse, et de jeunesse éternellement nouvelle.

« Puissent les futures générations de nos peintres se transmettre cette vénération : car, ainsi, elles vénéreront la droiture, la bonté, la probité, la générosité, l'âpreté au travail, la poursuite imperturbable de ce qu'on juge le beau, le mépris des bas succès et des critiques passagères, vertus qu'ont pratiquées si fièrement Corot et Millet, ces deux patriarches, interprètes supérieurs de la nature idéale; l'un qui ne lisait que la Bible, pour y chercher l'austère et puissante silhouette de ses *laboureurs* et de ses bergers; l'autre, le bonhomme, qui a loué dans des œuvres immortelles, les cieux les oiseaux et les arbres du bon Dieu. »

Nous n'ajouterons qu'un mot à ces paroles éloquentes : bien que Corot ait fourni une longue carrière, puisqu'il meurt à plus de 78 ans, il était en pleine vigueur de son talent, et sa perte frappe d'autant plus cruellement l'art français, qu'il était de ceux qu'on voudrait vainement imiter.

R. H.

PLANCHE G. N. 494. — DESCRIPTION, PAGE 110.



## TOILETTES D'INTÉRIEUR

Modèles de Mme Hermantine du Riez (rue Halévy, 8).



*Jules David*

*A. Bodin*  
1208

*A. Leroy imp r des Marais 16.*

*Ad. Goubaud et Fils Ed<sup>rs</sup> Paris*

**LE MONITEUR DE LA MODE**

Paris, Rue de Richelieu, 93

*Coiffes de M<sup>lle</sup> Kermantou Du Riez, s. Halévy, 8.*

*Robes et Passementerie Ala Ville de Lyon, Jupons et Courseurs de P. de Plument, s. Vivienne, 93.*

*Parfums de Violet B<sup>is</sup> des Capucines, 12, Potomk du G. Hôtel.*

*Entered at Stationer's Hall.*

*LONDON Ad. Goubaud 30, Henrietta Street Covent Garden W.C.*

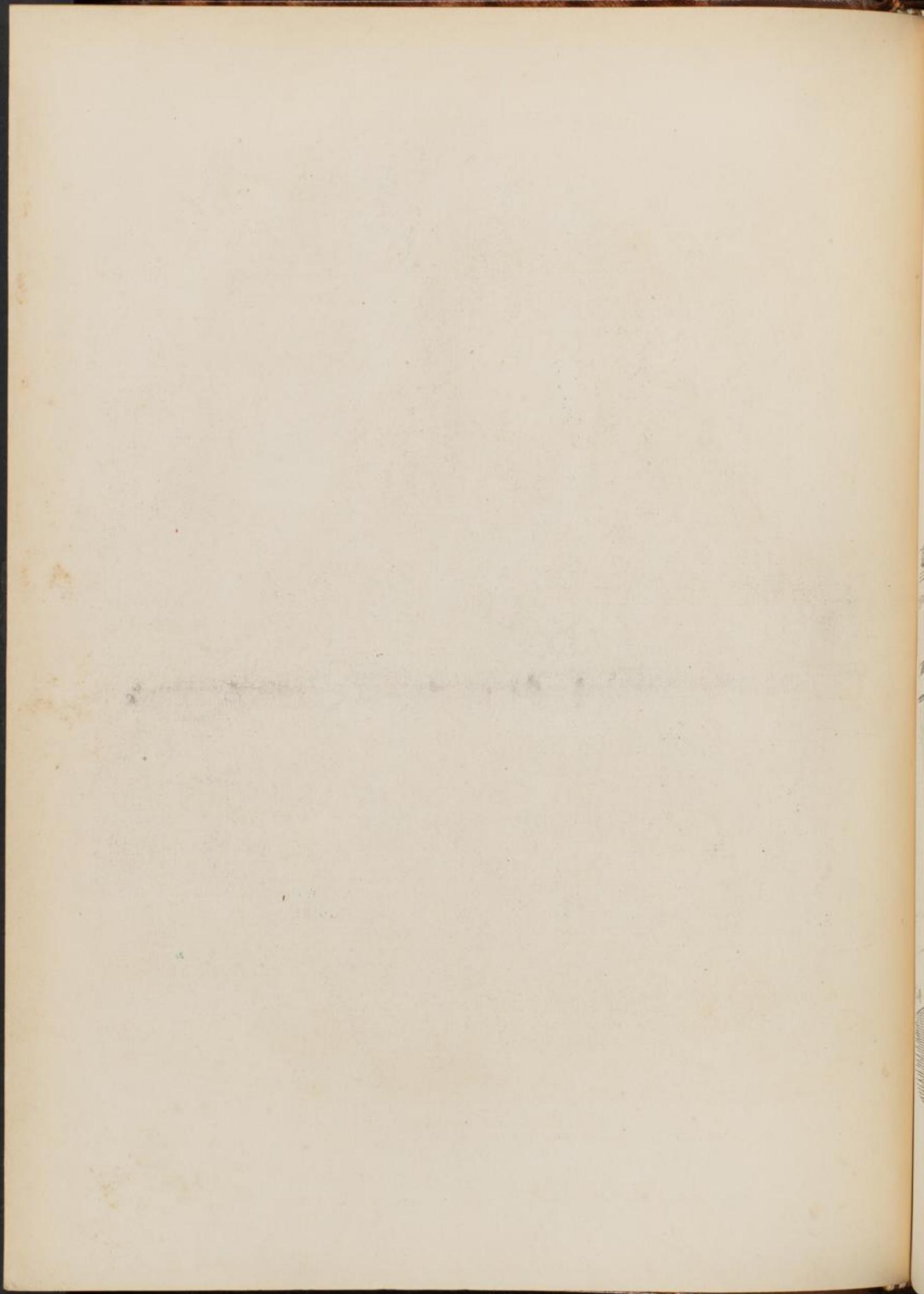


PLANCHE G. N° 498. — DESCRIPTION, PAGE 110.



TOILETTES DE PROMENADE  
Modèles de Mlle Marie Bataillon (rue Thérèse, 5).

## BONNE MAMAN

(NOUVELLE. — FIN.)

— Chut! dit Frédéric; si c'est un créancier, tu diras que je suis allé chercher des fonds en Normandie... ou ailleurs.

Un créancier, rien de plus probable; aussi Mélanie resta-t-elle immobile de surprise en se trouvant en face de M. Salneuve.

Mais avant d'aller plus loin, profitons de notre don d'ubiquité pour refaire une pointe sur Provins.

Pour des motifs que nous ne tarderons pas à savoir, M<sup>e</sup> Ginot avait communiqué la lettre de Lise au marchand de laines, lequel l'avait lue et relue, puis s'était livré à de profondes réflexions, dont voici la substance :

Evidemment, Lise était une fille d'un grand cœur, une nature d'élite, un de ces trésors qui garantissent à leur heureux possesseur la part de félicité possible en ce monde. — Quant à Prosper, — contrairement aux prévisions paternelles sur l'efficacité de l'absence, — il était évident que le souvenir de Lise absorbait sa vie; la belle joie de son âge s'en était allée; fils soumis, mais découragé, il ne travaillait plus que machinalement, par acquit de conscience, sans but, sans stimulant, sans espoir; n'avait-il pas déjà déclaré que, ne se mariant pas, il serait toujours assez riche? Cela posé, était-il bien logique, bien indispensable que ces deux beaux et braves enfants payassent les fautes de M. Hervé?

Le marchand, l'homme exact, loyal, régulier, payant ses billets à l'heure et rubis sur l'ongle, répondait oui.

Le père répondait non.

Après de longs débats, ce dernier finit par l'emporter, se décidant à jouer le joli rôle de la Providence, un rôle fort rare dans le répertoire de la vie.

— Garçon, dit-il à son fils, sans autre préambule, je vais à Paris; tu ne seras pas étonné si je te ramène ta femme.

— Ma femme? demanda Prosper à mille lieues de la vérité.

— A moins que tu ne l'aimes plus.

— Qui cela? Mlle Hervé?

M. Salneuve ouvrit ses deux bras, ce qui était mieux que répondre, et le jeune homme s'y jeta comme un fou, en l'étouffant de baisers.

— Que je t'aime, dit-il, et que tu es bon!

Puis, la réflexion lui venant, il ajouta :

— Mais elle n'est pas à Paris.

— Elle y sera ce soir ou demain.

— Et si elle m'a oublié, ce qui est à craindre?

— Tu profiteras de son séjour ici pour regagner son cœur.

Et voilà comment, au lieu d'ouvrir la porte à un créancier, Mélanie l'ouvrit à M. Salneuve.

— Monsieur ne se trompe pas? demanda Mélanie. C'est bien ici qu'il a l'intention de venir?

— Oui, madame.

— Et monsieur désire...

— Vous parler, ainsi qu'à M. Hervé.

Ce fut alors seulement que Mélanie daigna s'effacer pour livrer passage.

Frédéric, non moins stupéfait que sa femme, sortit de sa cachette.

— Je crois ne rien lui devoir, pensa-t-il pour se raffermir.

— Vous savez que j'appelle les choses par leur nom et que je vais toujours droit au but, commença le marchand.

— En effet, monsieur, interrompit Mélanie, nous le savons assez pour qu'une seconde preuve en soit superflue.

— Vous avez une fille et je suis à la tête d'un garçon, poursuivit M. Salneuve; ce sont deux braves enfants attachés l'un à l'autre, et que l'absence, je parle surtout pour Prosper, n'a pas désunis; ils méritent d'être heureux, et, bien que ce ne soit pas

précisément l'alliance que j'eusse désirée, je viens vous demander pour mon fils la main de Mlle Lise.

— Il faut avouer que vous avez une manière d'engager les gens qui manquent d'entraînement.

— Laissons là la forme, madame, ne voyez que le fond; ma franchise vaut mieux que certaines flatteries. Nous acceptons Mlle Hervé... sans dot ni trousseau...

— Ceci est un détail, nous sommes au-dessus de ces mesquineries...

— Tant mieux pour vous; de plus, je me charge de leur assurer une existence indépendante et je n'y mets qu'une seule condition.

— En vérité!... une seule?... Vous êtes vraiment bien bon! dit ironiquement Mélanie.

— C'est le retour immédiat à Provins de M<sup>me</sup> Hervé mère, acheva sans s'émouvoir le marchand de laines; elle habitera avec ses petits-enfants, qui se feront un bonheur de la recueillir.

— Dans tous les cas, protesta Mélanie avec un aplomb superbe, elle n'y serait pas mieux qu'ici.

Si Mélanie n'avait écouté que son inspiration, elle eût montré la porte à M. Salneuve; mais l'affaire présentait des avantages qu'il ne fallait pas repousser légèrement. Sans dot, c'était plus que clair: bien malin, celui qui leur en aurait fait donner une! — et quant à la fameuse condition, celle de se « priver » de Mme Hervé, c'était une vraie bonne fortune.

Frédéric lançait à sa femme des regards par lesquels il la suppliait de modérer son aigreur.

Toutefois, il était bon de tenir la dragée un peu haute, et de soulever des objections... pour la forme. « Lise avait des engagements, une position magnifique, qu'elle hésiterait peut-être à sacrifier. Ensuite, son inclination pouvait être ailleurs, quoi qu'en pensât M. Salneuve, et ils adoraient trop leur unique enfant pour influencer son choix. »

— Bien entendu, reprit le marchand, cette dernière question reste réservée... Quant à la situation de votre fille, je la connais mieux que vous.

Et prématurément indiscret peut-être, le digne homme raconta comment l'institutrice était parvenue à racheter la maison de sa grand-mère.

— Elle n'en aurait pas fait autant pour nous, dit aigrement Mélanie, sans être autrement touchée de ce dévouement filial.

— Comment! pensa Frédéric, elle pouvait disposer de six mille francs, et, au lieu de me les confier pour les faire valoir... Six mille francs?... mais avec cette somme on peut très bien édifier une fortune.

Il oubliait que, naguère, le double ne lui avait paru qu'une insignifiante mise de fonds, bonne à jeter sur le tapis vert d'un tripot; mais, à mesure que la gêne augmente, l'ambition décroît.

— Heureusement que l'acquéreur n'était qu'un prête-nom, reprit M. Salneuve; la maison m'appartenait; j'étais trop heureux de la rendre à cette chère enfant, ce qui ne m'a pas empêché de la laisser accomplir jusqu'au bout son généreux sacrifice...

— Tiens, tiens, se dit Frédéric, mais alors les six mille francs vont lui revenir; le meilleur usage qu'elle en pourra faire sera de... il faudra que je les lui demande.

— Mais, acheva M. Salneuve, la somme est en route pour le Devonshire, où il est juste qu'elle rentre en la possession de cette excellente lady Grey.

— Que le diable l'emporte! pensa Frédéric; ces gens formalistes sont d'un bête atroce... Comme si lady Grey attendait après ses banknotes! Je les lui aurais rendues plus tard, après les avoir fait fructifier.

Le marchand de laines ayant demandé à voir Mme Hervé:

— Ah! elle se donne du bon temps, reprit Mélanie; elle doit faire sa petite sieste, une vraie vie de chanoinesse... Je vais vous la chercher.

La chanoinesse était tout simplement à la cuisine en train d'éplucher des légumes pour le pot-au-feu.

— Allons, vite, chère maman, votre bonnet à coques, une autre robe. M. Salneuve est au salon; il y a du nouveau.

Mme Hervé ne se le fit pas répéter... M. Salneuve! un sauveur, peut-être!

— Vous! dit-elle, en arrivant les deux mains tendues.

Le marchand eut peine à dissimuler son émotion en la retrouvant si changée.

— Il était temps! pensa-t-il.

Puis, tout haut:

— Chère madame, si vous le permettez, je viens vous enlever. Votre petite Lise arrive ce soir de Calais par le train de six heures.

— Une surprise que nous vous ménagions, intercala Mélanie.

— Et, dès demain, je vous emmène toutes les deux à Provins.

— Comment, dès demain? se récria la Parisienne; mais c'est à peine si j'aurai le temps d'embrasser ma fille...

— Vous l'embrasserez là-bas, tant que vous voudrez, le jour du mariage.

M. Salneuve, Lise, Provins, le jour du mariage... Mme Hervé croyait mal entendre, elle se perdait dans toutes ces énigmes.

Sauf le rachat de la maison, — nouvelle dont la primeur revenait à Lise, — on la mit bientôt au courant. Mélanie, devenue câline, lançait à propos quelque adroite syllabe tendant à faire croire qu'elle était un des rouages de ce changement de décor. L'amour des enfants, il y avait beau jour qu'elle en avait surpris le secret; mais, indulgente par nature, elle avait fermé les yeux; je ne sais quoi lui disait que cela finirait bien.

— Voyons, cher monsieur Salneuve, ajouta Mélanie, puisque les choses en sont là, que tous les nuages se dissipent!... vous nous restez à diner: je vous invite au nom de Lise.

Une fois engagé dans la voie des concessions, le marchand de laines n'avait plus qu'à se laisser faire.

Dès cinq heures et demie, M. Salneuve et Frédéric étaient à la gare du Nord. Enfin on entendit le train s'engouffrer sous la voûte en grinçant ses coups de sifflet; les couloirs vomirent leurs flots de voyageurs.

— Voilà l'enfant, dit Frédéric en se précipitant vers une belle jeune fille qui, un petit sac de nuit à la main, sortait enfin de la foule.

Le marchand de laines avait toujours dans l'esprit la petite Lise d'autrefois; il préméditait de la hisser sans façon jusqu'à ses lèvres et de lui planter sur les joues deux baisers sonores... Mais en présence de cette jolie personne sérieuse, presque imposante, il réprima son premier mouvement.

— Monsieur Salneuve! s'écria Lise pourpre d'émotion et d'étonnement, tout en embrassant son père.

— Moi-même, mademoiselle; je me suis permis d'espérer qu'il vous serait agréable d'avoir des nouvelles de mon fils dès votre arrivée.

— Mais, certainement, reprit la jeune fille étonnée; de lui et de toute la famille... Il se porte bien?

— Vous ne tarderez pas à en juger.

— Il est à Paris?

— Non, à Provins.

— Nous savons tout, mon petit ange, dit Frédéric; tu es une bonne fille, tu seras une bonne femme... Embrasse ton futur beau-père et donne-moi ton bulletin de bagages.

— Mon futur beau-père... mon bulletin... mais je n'ai pas de bagages, je repars sous trois jours.

— Tu ne comprends donc pas que tu te maries?

— A moins que mademoiselle ait renoncé à Prosper, dit M. Salneuve.

— C'est donc vrai, tout ce bonheur que vous m'apportez? Prenez garde! il y a de fausses joies qui font mourir... Mais non, je ne

puis pas, je suis liée... il faut que j'aille à New-York... lady Grey...

— Vous ne devez plus rien à lady Grey, que beaucoup de reconnaissance, dit M. Salneuve: les six mille francs sont en route pour l'Angleterre; ils retournent à leur source.

— Hélas! soupira Frédéric.

— Et la maison? demanda Lise.

— La maison est à vous, mon cher cœur.

— Et à bonne maman?

— Et à bonne maman, répéta le marchand de laines.

— Alors je ne comprends plus rien... Si, si, reprit l'aimable fille en tendant à M. Salneuve son front virginal, je comprends qu'il y a là-dessous un bon génie; puisse Dieu le bénir et le récompenser!

Pendant ce temps, rue Vivienne, on songeait à mettre les petits plats dans les grands; nous disons: « on songeait », parce que, prétendait Mélanie, cet étourdi de Frédéric avait emporté la clef de la caisse: une caisse Fichet à toutes sortes de secrets, — sauf celui d'y trouver de l'argent, — qu'un humble serrurier ne pouvait ouvrir.

Terrible! terrible!

— J'ai là quelques louis, offrit Mme Hervé.

— Mais donnez donc! donnez donc! dit Mélanie; voilà qu'il est cinq heures, nous n'avons pas un moment à perdre... Un diner de fiançailles! Au fait! si j'allais chez Potel, ce serait plus tôt fait.

Bonne maman rajeunie, alerte, empressée, mettait le couvert. L'oreille aux voitures, elle s'interrompait à chaque instant pour regarder par la fenêtre... Tout à coup elle traversa l'appartement comme une rafale, ouvrit la porte, descendit l'escalier quatre à quatre et sur la dernière marche se trouva dans les bras de son adorée.

La mère reçut sa fille avec une tendresse tempérée de dignité, tout à fait de mise dans la circonstance.

— En voilà des histoires et des cachotteries! lui dit-elle en l'embrassant d'un air distrait, comme au retour d'une simple course au bout de la rue; ne dirait-on pas que la grand-mère était malheureuse avec nous! c'est peu flatteur pour tes parents, ce que tu as fait là...

— Mais, maman, je t'assure...

— Allons, c'est bien, va te rajuster un peu, le diner est prêt. Lise allait entrer dans l'ancienne chambre de Mme Hervé.

Celle-ci la tira doucement par le bras et la conduisit dans le réduit que nous savons.

— Pauvre bonne maman! pensa la jeune fille; encore six mois de cette vie-là, et je ne la retrouvais plus.

#### CONCLUSION

A la gare de Provins, un jeune homme, admis par faveur sur le quai d'arrivée, piétinait d'impatience en accusant d'immobilité les aiguilles de l'horloge.

— Le train de Paris est en retard, dit-il au chef de station.

— Non, monsieur Prosper, l'heure réglementaire est cinq heures et demie, il s'en faut encore de dix minutes.

— Dix minutes! autant dire l'éternité! Est-ce que ça finit jamais, dix minutes?

— Mais oui, quelquefois, reprit l'employé en souriant.

Le quai arpenté dans tous les sens, les tarifs lus et relus, l'espace interrogé des yeux et des oreilles...

— Rien! recommença Prosper; il sera arrivé un malheur, c'est sûr.

Puis, un long coup de sifflet, le mugissement d'une « machine » et des panaches de fumée...

Certes, les chemins de fer sont un joli progrès; par malheur

ils suppriment la possibilité de courir au devant de ceux qu'on attend.

Bonne maman, la tête à la portière, interrogeait le paysage si connu... ici un chàlet, — là, une colline, — plus loin, un petit bois... et le clocher ! la tour de César... tout y est-il bien ?... Oui, tout y est... voici même Prosper dans les bras de qui Mme Hervé tombait sans le savoir, tant il y a de choses à retrouver pour ses yeux charmés.

— Tu vois, mon garçon, que je t'ai tenu parole, dit M. Salneuve, tout en aidant Lise à descendre de voiture.

Il y a des miracles d'intuition que la logique n'expliquera jamais ; les jeunes gens n'avaient pas encore eu le temps de se regarder, Lise ne s'était pas encore dégantée que déjà Prosper avait reconnu la croix de sa bague d'argent à travers la peau de Suède.

Quant à la médaille bénite par le pape, on n'en voyait que l'anneau entre deux boutons de gilet... mais il n'en fallait certes pas tant.

Les fiancés se contentèrent de se serrer la main. C'est un langage aussi, avec ses nuances, son effusion ou sa froideur, et que nul indiscret ne peut déchiffrer.

Mme Hervé se figurait que, jusqu'au mariage de sa petite-fille, elle allait habiter chez M. Salneuve.

— On n'a rien changé à ma pauvre maison ? demanda-t-elle en entrant dans la rue qui y conduisait.

— Rien, répondit Prosper, le metteur en scène de cette charmante surprise.

— Il y a quelqu'un sur le seuil !... Ah ! mon Dieu, mais c'est Josette !

En effet, celle-ci agitait de loin son mouchoir, trépidant sur place, clouée là par une consigne qu'elle n'osait enfreindre.

Bonne maman hâta le pas.

Lise et Prosper se mirent à courir.

Aboyant, reniflant, léchant, fou de joie, Moustache plantait déjà ses deux pattes de devant sur la jupe de Mme Hervé.

Perebée sur le mur, Margot battait des ailes en reconnaissant sa maîtresse ; jusqu'aux chèvres bêlantes qui avançaient curieusement la tête... il n'y manquait que la chatte et le perroquet... mais, hélas ! comme tant d'autres, le séjour de Paris les avait perdus !

— Bonne maman, dit Lise, vous n'êtes jamais sortie de Proville, vous revenez de l'église et vous êtes chez vous.

Lady Grey a refusé de recevoir les 6,000 francs ; elle les a renvoyés comme cadeau de nocces.

— Une belle âme ! une grande âme ! s'est écrié Frédéric... que le retour des banknotes a rendu rêveur.

VICTOR PERCEVAL.

### LES PAROLES D'OR

Tout ce qui est rare et brillant sera toujours de mode, tant que les hommes tireront plus d'avantage de l'opulence que de la vérité, tant que les moyens de paraître considérable seront différents de ce qui mérite seul d'être considéré.

L'éclat extérieur dépend beaucoup de la manière de se vêtir. Cette manière prend des termes différents, selon les différents points de vue sous lesquels nous voulons être regardés.

L'homme glorieux ne néglige rien de ce qui peut étayer son orgueil ou flatter sa vanité ; on le reconnaît à la richesse ou à la recherche de ses ajustements.

BUFFON.

## LE PALAIS DES REPTILES

ET LES ENFANTS ASSISTÉS (\*)

La Société protectrice des animaux peut s'estimer satisfaite, disait dernièrement un journal de Paris. Le Jardin des Plantes vient de mettre à la disposition des boas, pythons, caïmans, et autres mignonnes petites bêtes, un véritable palais où sont réunies les conditions du confort.

« Nous venons de visiter cette demeure, ajoutait le *Chroniqueur national*, et nous avons constaté que le contentement le plus vif respirait sur les honnêtes physionomies des hôtes qu'on y a transportés. Le serpent le plus grincheux ne saurait trouver prétexte à se plaindre de la nouvelle installation faite en son honneur, et les tortues les plus cacochymes sont bien obligées de se louer des procédés de l'administration à leur égard.

» Imaginez, en effet, quatre salles superbes dans lesquelles les calorifères entretiennent une douce chaleur de 25 à 30°. La première et la plus belle est exposée au midi. Elle est ornée de palmiers et de plantes aquatiques. Quinze cages à reptiles en forment le pourtour. Au centre de la salle est creusé un bassin, divisé en cinq compartiments et réservé aux caïmans, aux crocodiles et aux tortues. Deux autres salles plus petites contiennent, l'une les lézards, l'autre les serpents venimeux ; enfin, la quatrième salle contient des aquariums où l'on voit des batraciens de toute espèce.

Revenons sur les détails de cette très belle installation.

Chaque cage à reptile est pourvue de verdure, de plantes grimpanes, de troncs d'arbres creusés servant de repaires à l'hôte du logis.

Rien de plus poétique au premier abord. Le herre s'enroule autour des branches d'arbres ; les planches aquatiques s'épanouissent au milieu d'une baignoire à fond sablé, entourée de gazon. Le caoutchouc, le palmier nain, les bégonias bien soignés, semblent pousser aussi bien que dans les plus belles serres. Dans les bassins, l'eau est pure, limpide, et laisse apercevoir les coquillages du fond ; çà et là s'élèvent des rochers bizarrement découpés...

Vous le voyez, chacun est servi à souhait. Très-sérieusement, il n'y a qu'à féliciter le Jardin des Plantes de la création de ce palais. Commencé en 1871, il a coûté 200,000 francs. Ce ne sera pas trop si, grâce à l'installation nouvelle, nous n'avions plus à enregistrer à chaque instant le décès d'animaux apportés à grands frais et qui mouraient, comme Mignon, de nostalgie, faute de revoir la patrie absente.

Tout a été fait pour rappeler aux reptiles les lieux chers à leurs premiers ans, et l'on peut arriver ainsi, sinon à adoucir le caractère du serpent à sonnettes, du moins à lui conserver la santé.

— Les reptiles, disait de son côté la Liberté, sont définitivement installés dans leur palais.

» La nouvelle installation diffère de l'ancienne, non-seulement par son élégance et par les nombreux avantages qu'elle a, tant pour le public que pour le service, mais aussi par une innovation qui rompt agréablement la monotonie qui existe généralement dans les ménageries de ce genre. Cette innovation consiste en ce que chaque cage de la nouvelle ménagerie est ornée de plantes appartenant, pour la plupart, au pays dont le reptile qu'elle renferme est originaire.

» On remarquera tout particulièrement un magnifique palmier dont les feuilles couvrent toute l'étendue du bassin des crocodiles.

» Disons, en terminant, que cette nouvelle ménagerie ne sera ouverte au public que dans le courant de la semaine prochaine. L'ouverture sera précédée d'une inauguration solennelle

(\*) Extrait du journal *La Jeune Mère*.

à laquelle assisteront M. de Cumont, ministre de l'instruction publique les professeurs du Muséum d'histoire naturelle, et des représentants de la presse. »

Tandis que l'on constate, à Paris, que le Jardin des Plantes a, depuis 1871, dépensé 200,000 fr. pour donner le *confortable* aux serpents et aux autres animaux de ce genre et pour *conserver leur santé*; tandis que l'on fait une inauguration solennelle pour célébrer cette ère heureuse de la vie des reptiles, on constate dans un de nos plus riches départements, mais sans cérémonie officielle, que l'on a, depuis 1870, économisé 200,000 francs sur le service des enfants assistés. On a obtenu ainsi pour ces malheureux petits êtres, qui n'ont pas, comme les serpents, tout le *confortable* nécessaire, une mortalité de 50 0/0. Pourquoi ne pas chercher à conserver la santé d'un enfant trouvé, comme on cherche à conserver celle d'un serpent à sonnettes?

Ce besoin d'entourer les animaux de tout le bien être possible est un signe du temps. On lisait il y a quelques mois, dans le *Petit Journal*:

« Rien de plus original et en même temps de plus pratique que les nouveaux chenils du Jardin d'acclimatation. Ce véritable *palais* renferme les types les plus purs des races utiles, depuis le basset jusqu'au grand lévrier de Sibérie, et depuis le courageux chien des Pyrénées jusqu'au skye-terrier, grand destructeur de rongeurs de toute espèce, couvert d'une longue fourrure qui dénote son origine septentrionale.

» Ces animaux *si intéressants* ont de vastes cages, des niches commodes garnies de litières et couvertures, une *cuisine spéciale*; un espace de terrain enclos par de légers grillages leur permet de se livrer à tous leurs ébats, tandis que la rivière du jardin leur offre sans cesse le plaisir du bain.

» C'est une des parties du jardin qui reçoit le plus de visiteurs. »

Le public a répondu à cet appel, car le *Petit Journal* annonçait dernièrement que « le nombre des visiteurs du Jardin d'acclimatation, en 1874, s'était élevé à 599,752. »

Si toutes les personnes qui ont visité le palais des reptiles ou le Jardin d'acclimatation ont eu la bonne pensée, après cette visite, d'aller voir les crèches destinées aux enfants de la classe ouvrière, elles auront pu se convaincre que ces crèches, — qui sont, comme l'a dit leur fondateur, M. Marbeau, le meilleur moyen de combattre, dans les grandes villes, les ravages de l'allaitement mercenaire, — sont, à part quelques rares exceptions, tout à fait insuffisantes pour le but qu'elles devraient atteindre.

Malgré le zèle des personnes qui se sont vouées à cette œuvre humanitaire, la plupart de ces crèches ont des locaux trop étroits; les nouveau-nés n'ont pas toujours, comme les *intéressants* animaux du Jardin d'acclimatation, de l'air en quantité suffisante, des berceaux commodes, et surtout une *cuisine spéciale*, c'est-à-dire une nourriture appropriée à leur âge. Bien peu de ces crèches ont une vache ou une chèvre pour donner à ces enfants, à toute heure, le lait frais et naturel dont ils auraient si grand besoin.

Il en est de même dans toutes nos grandes villes. A la crèche Saint-Bernard, de Lyon, qui est magnifique et qui ne laisserait rien à désirer, sous le rapport de l'installation, si elle avait un jardin, on ne peut pas donner aux enfants de fécule au gras, faute de ressources suffisantes. Il y a telle de ces crèches située dans une de nos plus belles villes, dans un de nos plus beaux départements, dans laquelle la mortalité des nouveau-nés a été, en 1872, grâce à l'absence d'une *cuisine spéciale* (c'est-à-dire de nourrices), de 41 sur 91!

Est-il croyable, au dix-neuvième siècle, et en présence de la dépopulation qui menace la France, que les enfants ne soient pas

considérés comme des êtres *aussi intéressants* que le grand lévrier de Sibérie ou le skye-terrier! Partout, les animaux passent avant les hommes. L'an dernier, un cheval et un jockey firent une chute aux courses de Lyon. Le lendemain, la *Décentralisation*, qui se flatte d'être une feuille conservatrice, rendit compte de l'accident dans les termes suivants:

« Un accident grave est arrivé hier aux courses.

» *Amadou*, à M. le comte d'Évry, est tombé au saut de la haie et s'est cassé une jambe. Le jockey, entraîné sous le cheval, a été relevé dans un état désespéré.

» Il a été transporté à l'ambulance, où des soins lui ont été prodigués par plusieurs médecins.

» La perte d'*Amadou* a été fort sensible à son propriétaire. Ce cheval avait sur le turf une réputation fort méritée qu'il avait gagnée aux dernières courses du printemps. »

Du jockey, il n'en fut pas question.

Deux ans après nos désastres, on prodigue les millions pour une salle d'Opéra ou pour des animaux qui ne servent qu'aux plaisirs des heureux et des désœuvrés de la terre, et l'on n'a pas quelques centaines de mille francs pour conserver à la vie et à leurs familles des milliers de nouveau-nés qui mettraient un jour leurs bras ou leur intelligence au service de leur pays!

D<sup>r</sup> BROCHARD.

#### A TRAVERS LES LIVRES

MM. de Magnieu et Henri Prat viennent par la publication de la *Correspondance de la comtesse de Sabran* (1) avec le chevalier de Boufflers (1778-1788) de nous introduire dans un des foyers les plus exquis du dix-huitième siècle. Dans ces lettres, dans les journaux qu'ils tiennent l'un pour l'autre de leur existence, la comtesse de Sabran et le chevalier de Boufflers se montrent, l'une dans tout le charme de son esprit, dans toute l'exaltation de son cœur; l'autre sous un aspect nouveau et, on peut le dire, imprévu de ceux qui ne le connaissent que par les légèretés de sa jeunesse et par la licence de ses contes.

La comtesse de Sabran, devenue marquise de Boufflers à Breslau pendant l'émigration, était de la cour de Marie-Antoinette. Amie de la comtesse Diane de Polignac, de la comtesse Auguste de la Mark, vivant dans la familiarité de Mme Necker et de son illustre fille, elle était à la fois artiste et lettrée: la peinture, la musique, la poésie française, anglaise, italienne, la littérature latine elle-même, n'avaient pas de secrets pour elle.

Ce sont là des avantages, mais ce qui fait le charme de ses lettres, c'est l'âme qui y palpète, sincère, exquise, la tendresse ardente, noble, qui s'y peint à chaque page. Il y a de Mlle de Lespinasse dans Mme de Sabran, mais d'une mademoiselle de Lespinasse épurée et grandie par l'amour maternel.

C'est pendant que le chevalier de Boufflers était au Sénégal, dont il avait accepté d'être gouverneur pour se constituer une position digne de celle qu'il aimait, que s'échange la correspondance publiée par MM. de Magnieu et Prat. Le mariage du chevalier et de la comtesse fut célébré à Breslau pendant la Révolution.

Rentré en France en 1800, Boufflers reprit son fauteuil d'académicien, obtint une pension de l'empereur Napoléon 1<sup>er</sup> et vécut modestement jusqu'en 1815, l'hiver à Paris, faubourg Saint-Honoré, 114; l'été, à sa villa de Saint-Léger, près Saint-Germain. Il repose au Père-Lachaise, près de Delille. Le dernier des Boufflers, petit-fils de la comtesse que Mme du Deffand qualifiait d'*idole*, est mort célibataire en 1858.

Quant à la marquise de Boufflers, que la publication de sa cor-

(1) Un beau volume in-8°, avec portrait, chez MM. Plon et Cie, rue Garancière, 8, à Paris.

respondance, alors qu'elle était comtesse de Sabran, rend aujourd'hui célèbre, elle s'éteignit en 1827, après s'être composée elle-même cette épitaphe :

A la fin, je suis dans le port,  
Qui fut de tout temps mon envie;  
Car j'avais besoin de la mort,  
Pour me reposer de la vie.

Ch. DAVID.

## REVUE DES MAGASINS

La grande préoccupation du moment, pour les femmes, est de savoir quelles seront les modes printanières. — Qu'allons nous porter?... Voilà ce que chacune se demande, et ce à quoi nous allons tâcher de répondre.

Renseignements pris aux meilleures sources, il nous paraît certain que le cachemire de l'Inde sera en grande faveur pendant la saison prochaine. Aussi n'avons-nous pas hésité à nous rendre au *Comptoir des Indes* (boulevard de Sébastopol, 129). C'est là, si l'on veut une jolie étoffe en ce genre, qu'il faut s'adresser, car il n'est pas de maison mieux assortie ni plus au courant du mouvement fashionable pour tous les tissus de l'Inde, de la vente desquels elle s'est fait, du reste, une spécialité.

Le *Comptoir des Indes* est une maison de confiance, dont la bonne renommée tient autant à l'excellente qualité de ses produits qu'à leur extrême finesse. Pour la saison prochaine, elle nous offre un tissu remarquable et nouveau, le *cachemire de l'Inde*, pour toilettes de printemps et d'été. Ce cachemire, tout laine, est fabriqué avec les mêmes laines que les véritables châles des Indes. D'une solidité parfaite, il est aussi d'une souplesse charmante, qui permet d'en tirer le meilleur parti. Et, suivant les nuances très variées et plus ou moins claires, il peut être employé à la confection d'une toilette de ville, de soirée, de matin, de voyage, ou à celle d'une robe de chambre. On en met dans les trousseaux et dans les corbeilles de mariage. Enfin, les couturières font de ravissants mélanges de faille et de cachemire, et toutes les femmes de goût s'entendent déjà pour patronner une étoffe d'un usage aussi élégant et aussi commode à la fois.

Le cachemire de l'Inde offre cet avantage encore, qu'il est à la portée de toutes les bourses.

Le *Comptoir des Indes* possède aujourd'hui sa collection au grand complet de toutes les nuances nouvelles de cachemire de l'Inde; il l'envoie *franco* en France, et même à l'étranger, à toutes les personnes qui lui en font la demande.

— On a joyeusement célébré la Mi-carême à Paris; ce n'était, aux quatre coins de la ville, que réceptions de tous genres: dîners, soirées, bals travestis. A cette occasion, la *Ville de Lyon* (rue de la Chaussée-d'Antin, 6) a reçu de nombreuses visites et de fortes commandes; elle offre toujours tant de ressources sous le rapport des nouveautés élégantes, riches accessoires de la toilette!

C'est d'abord le drap d'or et d'argent, lamé ou brodé, que l'on découpe en biais pour garnitures, ou dont on se sert pour tablier, corselet, etc. Des galons de différentes grandeurs, assortis au drap en question, agrémentés de brillants dessins, complètent l'effet en formant un ensemble précieux pour les costumes travestis. — On a fort remarqué une toilette de bohémienne en velours noir, drap et galon d'or et métal aux brillantes couleurs.

Le galon étincelle est également à l'ordre du jour en ce moment, ainsi que les tulles et dentelles d'or, d'argent, ou pailletés; on ne voit que cela aux réunions élégantes, à l'Opéra.

Signalons aussi la jolie fanchon en laine *zéphir* dans toutes les nuances, garnie de franges muguet; rien de plus doux et de plus vaporeux sur la tête, de plus seyant en même temps. — Très appréciée pour le soir, comme sortie de théâtre ou de concert. — La *Ville de Lyon* en possède un bel assortiment.

Le comptoir des gants continue d'être fort assiégé par les femmes qui tiennent à être bien gantées. L'excellente réputation que la *Ville de Lyon* s'est acquise sous ce rapport s'affirme de jour en jour davantage. On ne saurait trouver une meilleure coupe, ni une qualité plus parfaite. Le gant *Joséphine* est toujours la propriété exclusive de cette maison.

Le rayon des rubans, autre spécialité importante de la *Ville de Lyon*, est muet quant à présent sur ses nouveaux modèles, mais nous pouvons certifier qu'il y en a de ravissants en réserve et qu'on nous ménage de charmantes surprises.

Apprétons-nous à porter beaucoup de franges, bien assorties au genre et à la couleur de nos robes: la mode le veut ainsi, et la *Ville de Lyon*, en fidèle adepte, lui obéit. Nous ne pouvons mieux faire, au surplus: c'est une garniture simple et tranquille qu'on ne sera pas fâchée de trouver après toutes les élégances de cet hiver!

— Pour qu'une femme soit à la mode aujourd'hui, il est de toute nécessité qu'elle possède une taille svelte et élancée, une gracieuse tournure; — mais, en cela comme en beaucoup d'autres choses, il y a beaucoup d'ap-

pelées et peu d'élues! — Comment faire alors? — Adressez-vous à M. DE PLUMENT (rue Vivienne, 33), et mettez votre sort entre ses mains! s'il y a un miracle à faire, soyez tranquille, il le fera. D'ailleurs, nous pouvons vous indiquer son système: il prendra vos mesures, ou vous les demandera si vous n'êtes pas à Paris, puis il vous enverra un amour de corset, — le *corset Sultane*, par exemple, devenu, en raison de sa coupe gracieuse, la coqueluche de toutes les femmes élégantes. Une des raisons qui recommandent d'une façon particulière ce joli modèle, c'est qu'il est fait sur mesure, sans que sa coupe en soit changée; par conséquent, il reçoit, pour chaque personne, les modifications jugées nécessaires. On peut demander au choix le *corset Sultane ceinture*, ou le *corset Sultane long*.

Les couturières attachent une importance capitale à la manière de se juponner, à la tournure en un mot; aussi, en disant que la maison de M. de Plument est fort estimée de toutes, aurons-nous fait un éloge suffisant de ses tournures. Il ne nous restera plus qu'à rappeler ses dernières créations: le jupon *Pompadour* pour robes à longue traîne; le jupon *Louis XV* et la jupe *Ninon* pour robes de demi-toilette; le jupon *Paméla* pour robes de ville. *Ninon* et *Ninette* sont deux petites tournures indépendantes, inviolables et d'une grâce parfaite.

— L'adresse d'une bonne maison de teinturerie est chose assez utile pour que nous n'hésitions pas à en donner une qui présente toutes les garanties désirables: la *Teinturerie européenne* (boulevard Poissonnière, 26), par exemple. C'est la seule maison qui puisse donner à toutes les robes de soie le brillant et la souplesse du neuf.

Un des grands avantages que présente la *Teinturerie européenne*, c'est de pouvoir teindre les robes et costumes tout faits.

Enfin, les livraisons y sont faites très exactement.

La *Teinturerie européenne* se charge de tous les travaux qui concernent sa partie, et elle accepte les commandes pour tous pays.

— Le joli palais de la *Reine des Abeilles*, (rotonde du Grand-Hôtel, boulevard des Capucines) est toujours un des centres les plus élégants du plus élégant boulevard de Paris. Outre l'excellente parfumerie qu'on y trouve, il y a mille attraits pour les amateurs d'objets artistiques tels que: riches nécessaires de toilette, élégants flacons, magnifiques coffrets à odeurs, parfumerie, gants, etc.; glaces de toutes proportions, à main, à cheval, à crochet, avec cadres en ivoire sculpté, en bronze doré, etc.

Le ravissant salon bleu est surtout recherché par les femmes; c'est là qu'on leur montre une riche collection d'éventails en tous genres: en écaille, en soie peinte avec de gracieux sujets, en dentelle noire ou blanche, dont quelques-uns sont ornés de médaillons contenant une fine peinture.

Mais à côté de toutes ces merveilles qui constituent l'agréable, n'oublions pas que l'utile se traduit, dans ce temple si assiduellement fréquenté, par une incomparable série de parfums et de cosmétiques. On les prend sans hésiter, car leur valeur est garantie par la marque de fabrique: VIOLET! Tous, d'ailleurs, ont une réputation européenne: eau et savon royal de Thridace, crème Pompadour, flacons d'eaux de toilette, vinaigres aromatiques, dentrifrices, triples extraits d'odeurs pour le mouchoir, poudre au lys de Cachemyr, pommades pour les cheveux, comme le baume de violettes, etc. Nous n'en finirions pas si nous voulions tout citer, et tout est de premier ordre.

M. D'A.

## A nos Abonnées

Résolus à tenir compte de tout ce qui peut le mieux servir les intérêts de nos abonnés, nous nous sommes décidés, sur la demande qui nous en a été faite par la plupart d'entre elles, à remplacer par une gravure de **Toilettes** la gravure coloriée de CHAPEAUX ET LINGERIE que nous donnions comme annexe avec le deuxième numéro de chaque mois.

Toutefois, pour ne pas courir le risque de mécontenter une seule de nos abonnés, — désireux que nous sommes de leur être agréable à toutes *sans exception*, — nous continuerons l'envoi de cette gravure coloriée de CHAPEAUX ET LINGERIE à celles qui nous en feront la demande, et, sauf avis contraire, à celles qui sont indiquées sur notre livre d'abonnement comme exerçant la profession de modiste ou lingère.

Cette modification commencera avec notre 2<sup>me</sup> numéro de mars.

L. ROUVENAT (✱) et CH. LOURDEL, JOAILLIERS,  
Paris, 62, rue d'Hauteville.

Ad. GOUBAUD et Fils, propriétaires-gérants.